

2013
LES

Années

Le journal de cette année – n°41 – 15.11.2013

<http://revuelesannees.blogspot.fr/>

DÉVORER, COMMÉMORER...

Charles Cornet. Ernest Psichari. Frédéric Charpin. André Dufresnois. Alain-Fournier. Georges Pancol. Émile Despax. Albert Thierry. Léon et Maurice Bonneff. Jules Leroux. Charles Péguy. Gustave Genevoix. Émile Clermont. Léo Latil. André Fernet. Émile Driant. Paul Acker. Louis Pergaud (et oui, si j'aurais su, j'aurais pas venu!). Georges Antoine. Guillaume Apollinaire. Jean Pellerin.

Mon grand-père, ton grand-père, son grand-père.

La semaine prochaine, les enfants, nous verrons les poètes morts pour l'Allemagne.

Michel Lalet



Apollinaire

COLUM McCANN ICI & AILLEURS

« J'habite à New York, je suis né et j'ai grandi en Irlande, donc je suis un homme de deux cultures, deux pays. J'ai la main dans deux poches différentes. J'aime cette idée d'une notion d'identité un peu fluctuante, instable »

déclare Colum McCann, dont nous avons ici même vanté un recueil de trois nouvelles, *Ailleurs en ce pays*.

Transatlantic est un roman ambitieux. Par le propos d'abord : l'auteur évoque des voyages entre États-Unis et Irlande, à commencer par le premier vol qu'en 1919, tout juste réchappés du carnage de la Grande Guerre, réussissent John Alcock et Arthur Brown. Dans leurs bagages, une lettre à eux confiée par Emily Erlich. Celle-ci est la fille de Lilly Duggan, dont la vie bascule en 1845. Elle est alors une jeune servante quand elle croise Frederick Douglas, un ancien esclave noir américain devenu écrivain, chanteur, avant Luther King, de l'égalité raciale. Elle décide de traverser l'Atlantique. McCann va suivre le destin de cette femme et de trois de ses descendantes. Emily, en dépit du machisme ambiant, devient une journaliste de renom, comme sa propre fille, Lottie, le fera dans le monde de la photographie.

La dernière descendante, Hannah, est la plus touchante – et l'auteur la fait parler à la première personne. Elle survit sur une petite île irlandaise et résiste contre vents et marées au décès de son fils Tomas, assassiné par une milice.

Mais il y a aussi le sénateur George Mitchell qui poursuit le rêve d'une impossible paix en Irlande et ne cesse de faire des allers-retours d'un continent à l'autre.

De la grande famine irlandaise du milieu du

L'écrivain de la quinzaine



XIX^e à aujourd'hui, en passant par la guerre de Sécession, l'auteur brosse le portrait de femmes admirables. Sur ce choix, l'auteur dit : « J'aime beaucoup écrire sur des personnages féminins, explorer la psychologie féminine. Et puis, dans l'histoire, ce sont les femmes qui ont été le plus négligées ».

La construction de ce roman est assez complexe, avec ces destins qui s'entremêlent. Mais chaque chapitre, lu isolément, comporte son propre rythme, sa propre musique. Ainsi, le premier raconte avec une grande maîtrise des choses techniques, ce vol inaugural. McCann nous embarque dans la carlingue des deux aventuriers et nous vibrons à leurs peurs. En revanche la relation de la tournée de conférences de Douglass est plus journalistique malgré de brèves scènes intimistes.

« Voilà tout ce qui m'intéresse : au cœur de la violence, des vies vécues malgré tout ; ces écheveaux invisibles qui entremêlent lieux, époques et personnages ; cette façon qu'a le passé de resurgir de la manière la plus étrange qui soit. »

McCann a travaillé quatre ans sur ce roman très fouillé. Écrivain exigeant, il ne cède jamais à la facilité, aux modes ni aux écoles. De là vient qu'il nous touche parce qu'il nous prend au dépourvu. La preuve, il ne craint pas de déclarer : « Ce n'est pas très à la mode de le clamer, mais selon moi, l'écriture doit être engagée, sociale, et posséder un but moral. Je n'ai rien contre le pur divertissement, mais je crois qu'il faut aller au charbon afin de partager le sort des hommes ».

Ailleurs en ce pays témoignait d'une empathie pour la cause irlandaise mais « La littérature n'explique rien. Elle nous fait pénétrer au cœur des ténèbres sans nous dire comment en sortir. Mais elle nous montre aussi que seule l'obscurité rend la lumière visible ».

Sur l'Irlande, relire aussi Sorj Chalandon.

Roger Wallet

Transatlantic, Colum McCann, Belfond, 2013.

LA MER !!!

« *Enfant, la mer l'avait effrayé, lécheuse obstinée, parée d'éclaboussures et de trompeuses vapeurs, glaciale...* »

Jean-Loup Trassard, *Le reflet, Paroles de laine*

Jamais encore ils n'étaient partis en vacances.

Les cousins avaient embarqué la grand-mère, serrée tant bien que mal à l'arrière de la voiture. Il faut dire qu'une fois assise, il restait peu de place. Grand-mère était... comment dire, imposante, de formes généreuses, très généreuses. Une maîtresse femme disaient tous ceux qui la connaissaient. Elle régnait sur sa tribu, toujours prête à énoncer d'une voix sans appel, un jugement de poids!

À la maison, le plus souvent elle trônait dans son fauteuil. Faut dire qu'elle commençait à avoir beaucoup de difficultés à marcher. Mais de son refuge, tel le dieu Janus au double visage, elle voyait tout. Dehors et dedans. Le fauteuil était installé près de la fenêtre, pensez, juste sur la rue! Les déplacements des voisins n'avaient pour elle aucun secret, et les visites régulières de l'homme au chapeau les lundis après-midi à la maison d'en face faisaient l'objet de bien des commentaires...

Mais à l'intérieur aussi, sa surveillance était impitoyable! Le torchon, mal repassé: Mais voyons fais attention, il est mal plié!... les pommes de terre dont « les yeux » avaient échappé au couteau... le cacao répandu sur la tartine beurrée... Trop, tu en mets trop, on croirait une gosse de riches!

Ah grand-mère et ses saintes colères, mais qui brusquement vous appelait son petit soleil et vous claquait un gros bécot, et vous

faisait le cœur tout chose. Bref, ce jour-là elle avait eu bien du mal à entrer dans la vieille ID citroën pourtant spacieuse, il avait fallu pousser, tasser, et, une fois installée, elle commençait à se plaindre de ces idées loufoques qu'ils avaient eues: aller en vacances à la mer, pensez, avec tout ce vent là-bas et la pluie! Sûr, ils n'avaient pas choisi la côte d'azur, pour le coup elle aurait fait une attaque en pensant à tout ce temps à passer enfermée au fond de la voiture...

La petite était partie avec les autres, sa mère et sa tante. D'abord le car puis le train. Quel goût délicieux elle gardait de ce voyage... le voyage surtout parce qu'après, les choses s'étaient compliquées. L'objectif était clair, on le lui annonça: il fallait qu'elle apprenne à nager. Sa mère décida de l'inscrire au club Mickey, dont les voisins lui vantèrent l'efficacité. Devant sa moue évidente, malgré l'appui de sa grand-mère – pensez, l'eau est bien trop froide – le marché fut conclu: à la clé le beau livre de la collection rouge et or qu'elle avait vu en vitrine. À lui seul le titre était une promesse de voyage qui valait bien de sacrifier au club Mickey...

Question théorie, elle s'avéra plutôt bonne. S'agiter en faisant la grenouille dans le sable lui convenait fort bien, malgré le ridicule de la situation.

Mais lorsqu'il fallut entrer dans l'eau, ce fut autre chose!

Grand-mère avait bien raison! C'était glacé, le vent agitait les vagues si fort que sans cesse l'eau salée et mousseuse lui giclait aux yeux, menaçait sa bouche qu'elle gardait obstinément close, elle avait froid, elle se sentait ridicule et grosse et maladroite et incapable et honteuse à la vue des autres enfants de son âge qui riaient, s'éclaboussaient et semblaient y prendre plaisir! Une colère montait

en elle qu'elle ne savait où diriger, contre elle, incapable, ou contre ceux qui l'auraient voulu autre, mince, sportive, à l'aise dans son corps et dans l'eau, profitant de ce qu'ils nommaient les joies des vacances à la mer. Tu ne vas quand même pas t'enfermer encore avec tes livres! protestait la maman.

C'était devenu évident, le maître-nageur était catégorique, Il fallait envisager des leçons supplémentaires. La petite alors fit montre d'une telle persuasion que sa maman découragée décida d'attendre l'année suivante. *Les patins d'argent*, livre tant convoité, resta donc en attente dans la vitrine, la narguant à chacun de ses passages, témoignage insolent de sa nullité, elle découvrit cependant, tout près du lieu affreux de sa défaite, une vieille bibliothèque où elle put aller fureter et se livrer à son plaisir accru du poids de sa culpabilité, pour les jours de pluie et de vent qui ne manquèrent pas, heureusement! C'est sans doute ainsi que le mot magique pour tant d'autres devint pour elle source de maux de ventre et que se forgea son désir boulimique de livres dès qu'il était question de vacances en famille... à la mer!

Aline Salomon



Anne Sexton



Il y a dans le destin d'Anne Sexton quelque chose d'éminemment américain. Cela tient sans doute à sa naissance en Nouvelle-Angleterre, à son appartenance à la classe moyenne (fille d'un marchand de laine aisé, elle a grandi « dans une grande maison avec quatre/garages », comme elle l'écrit dans son poème *Young*), à sa fréquentation des meilleures écoles privées, à son visage, à ces traits et à ce regard d'Anglaise sûre d'elle-même et malicieuse, à son corps athlétique (elle fut un temps mannequin pour une agence de Boston) ; bref, à toute une imagerie de l'Amérique blanche qui nous a été imposée par le cinéma, les magazines grand public et la télévision. Au-delà de ces apparences, cela tient aussi à mille petits faits qui s'enracinent dans un monde alors en pleine mutation dont nous n'avons pas fini, à plus d'un demi-siècle de distance, de sentir les effets : un psychiatre, le docteur Orne, qui l'incite dès 1954, pour apaiser ses troubles bipolaires, à écrire de la poésie ; les ateliers d'écriture qu'elle commence à fréquenter et à la suite desquels elle publie ses premiers poèmes au milieu des années 50 ; cette manière de vivre la poésie comme une performance et, plus tard, son statut de professeur de *Creative Writing* (professeur de fiction est-on tenté de traduire) à l'Université de Boston. Tout un univers social et culturel profondément constitutif d'un pays qui a toujours accordé la plus grande importance au savoir et à la nouveauté, comme aussi au spectacle et à la réussite.

Sa participation au mouvement de la poésie confessionnelle, au côté d'auteurs comme Sylvia Prath, Robert Lowell ou Allen Ginsberg, est inséparable de l'effervescence américaine des années 50 et 60 qui avait l'audace pionnière d'ouvrir la poésie à tous les vents – et d'abord à ceux d'une intimité longtemps refoulée parce que considérée comme incompatible avec l'art, cette intimité d'un corps vivant dont n'était plus cachée aucune expression, ni le sexe, ni les addictions, ni les menstruations, ni l'avortement. Ni non plus la maladie mentale, qui détermina si profondément le parcours d'Anne Sexton et marqua toute son existence, jusqu'à son suicide en pleine quarantaine – et en pleine gloire.

Son œuvre porte tout cela et il faut pour la lire tenir ensemble les fils qui ont tissé son existence. Deux critiques américaines, Diane Wood Middlebrook et Diana Hume George, l'ont joliment exprimé dans la préface d'une sélection de poèmes parue il y a une douzaine d'années : « Bien que sur scène Anne Sexton ait été une lectrice envoûtante et glamour, elle souffrait de périodes de haine de soi suicidaires pour lesquelles elle a été hospitalisée dans des institutions psychiatriques et traitée avec des psychotropes. Sexton a souvent affirmé que la poésie la maintenait en vie ; écrire lui donnait l'occasion de mieux se comprendre et de mieux comprendre la culture dans laquelle s'enracinaient ses multiples pathologies. Nombreux étaient ceux dans son vaste public qui trouvaient une résonance dans les mots qu'elle disait. Elle fut à n'en pas douter une poète de son temps ».

Et, devrait-on ajouter comme une sorte d'hommage, de son déroutant pays.

Hugues Moussy

Young

A thousand doors ago
when I was a lonely kid
in a big house with four
garages and it was summer
as long as I could remember,
I lay on the lawn at night,
clover wrinkling over me,
the wise stars bedding over me,
my mother's window a funnel
of yellow heat running out,
my father's window, half shut,
an eye where sleepers pass,
and the boards of the house
were smooth and white as wax
and probably a million leaves
sailed on their strange stalks
as the crickets ticked together
and I, in my brand new body,
which was not a woman's yet,
told the stars my questions
and thought God could really see
the heat and the painted light,
elbows, knees, dreams, goodnight.

Extrait de *All My Pretty Ones*, 1962

Jeune

C'était il y a un millier de portes
quand j'étais une enfant solitaire
dans une grande maison avec quatre
garages et que l'été était là
autant que je puisse me souvenir,
j'étais étendue sur la pelouse la nuit,
les trèfles se froissaient sur moi,
les étoiles sages se couchaient sur moi,
la fenêtre de ma mère, un entonnoir
de chaleur jaune qui se tarissait,
la fenêtre de mon père, moitié fermée,
un œil où les dormeurs passent,
et les planches de la maison
étaient lisses et blanches comme la cire
et probablement un million de feuilles
vogaient sur leurs étranges tiges
alors que les criquets cliquetaient
ensemble
et moi, dans mon corps tout neuf,
qui n'était pas encore celui d'une femme,
je posais mes questions aux étoiles
et pensais que Dieu pourrait vraiment
voir
la chaleur et la lumière peinte,
les coudes, les genoux, les rêves, bonne
nuit.

Traduction en français de Michel Corne, 2013



JACQUES BARTHÉLÉMY

Ce 11 novembre 2013 a disparu notre camarade Jacques Barthélémy, à l'âge de 77 ans. Beaucoup d'entre nous connaissaient Jacques par la pertinence de ses articles publiés dans la revue *Défense de l'Occident* fondée par Maurice Bardèche. Moins nombreux sont ceux qui le savaient gendre de Pierre Sidos dont *l'Action française* vient d'être scandaleusement interdite suite à la mort accidentelle de l'étudiant Méric Clément. Très peu savaient qu'il était le fils de Victor Barthélémy, l'un des créateurs de la Légion des Volontaires Français et le représentant du PPF – du regretté Jacques Doriot – à la République de Salò. Notre chagrin a cependant trouvé un élément de consolation dans la présence de Marine Le Pen à la Messe de Requiem célébrée selon le rite tridentin en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Que toute notre famille de pensée soit réunie en cette occasion et dans une période où le peuple de France espère tant de nous, fut émouvant. Même Pierre Sidos qui regrettait – on peut le comprendre – que le sort du parti national fût confié à une femme, a écrasé quelques larmes, ce qui n'est pas chez lui un geste très habituel.

Jean-Louis Rambour

une chanson

SALTIMBANQUE

Maxime Le Forestier a tant fait, et avec quel talent, la promotion post mortem de Brassens qu'on en oublierait presque qu'il fut un chanteur à succès. Chansons reflets de l'époque, post soixante-huitardes, idéalistes, révoltées : La maison bleue, Parachutiste. Bluettes aussi, comme *Éducation sentimentale*. Toujours bien écrites : un bel artisan, excellent guitariste. Je retiendrai une chanson oubliée, qui donna pourtant son titre à un album : *Saltimbanque*. L'histoire d'un enfant de la balle si maladroït qu'il finit par jongler avec les mots. *Petit, tu es né Saltimbanque / Il faut qu'ils rient, il faut qu'ils pleurent / Qu'ils applaudissent, qu'ils aient peur... Mais tous ces mots, quand on les jette / ils rebondissent n'importe où de cœur en cœur / de tête en tête / Ils en deviennent fous...*

Dominique Cornet

« JE SUIS UNE FILLE, ET UNE FILLE ÇA SORT AVEC LES GARÇONS »



Clémentine a quinze ans et est en seconde. Elle sort avec Thomas, un ado séduisant et très amoureux mais au fond, elle sait qu'elle n'a aucune envie de rester avec lui. Depuis le jour où elle a croisé le regard d'Emma, ses certitudes ont vacillé. Emma qu'elle recroisera quelque temps plus tard dans un bar. Emma avec laquelle elle va vivre une histoire d'amour intense, absolue, compliquée, incandescente...

Clémentine est une lycéenne et Emma une jeune adulte. Clémentine se cherche, elle sait que quelque chose cloche, que ce qui la perturbe est à la fois incompréhensible, dangereux et inarrêtable. Son corps connaît déjà la vérité mais sa tête a du mal à l'accepter : « Pourquoi je veux toutes ces choses d'elle, pourquoi j'imagine tout ça, c'est horrible. Je n'ai pas le droit, c'est une fille, c'est horrible. » Emma est plus mature,

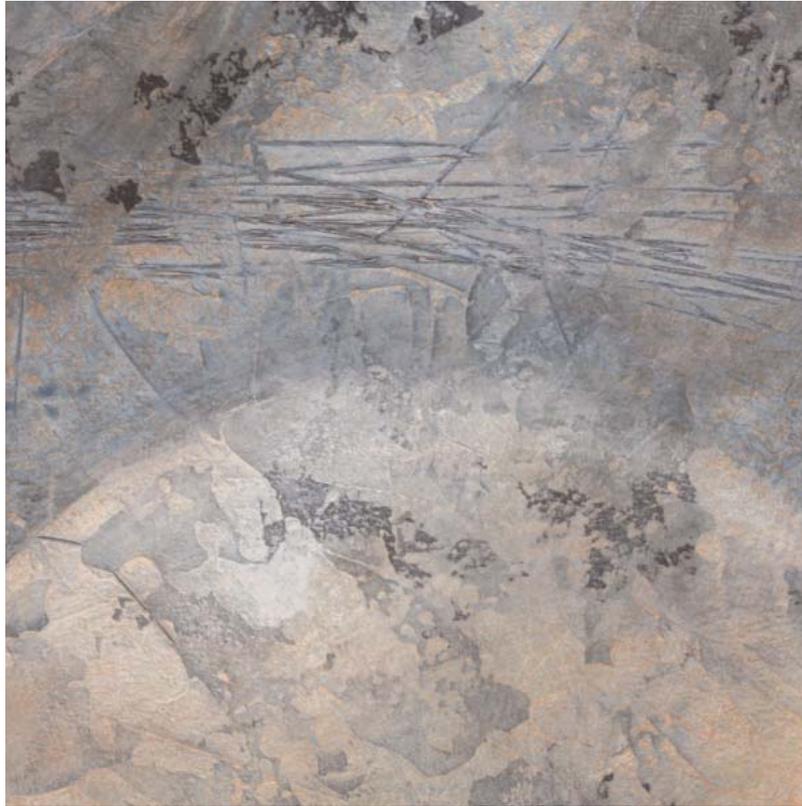
elle est déjà en couple. C'est une militante qui pense que sa sexualité est « un bien social et politique ». Clémentine voit les choses différemment, pour elle c'est « la chose la plus intime qui soit », une « chose » qu'elle préfère garder pour elle. Il faut dire qu'après son propre déni, il lui a fallu affronter les regards, le jugement, le rejet (notamment celui de ses parents). Rien pour elle ne semble relever de l'évidence...

Un album plein de sensibilité et de sensualité qui n'est pas simplement au service de la cause homosexuelle. C'est bien plus fin. La fragilité des personnages est d'une infinie justesse. Julie Maroh a su retranscrire les sentiments à fleur de peau, parfois refoulés, souvent assumés. Le séisme qui frappe Clémentine ébranle les convictions qu'elle avait tenté de se construire, celles que la norme en vigueur a voulu lui imposer.

Avant tout et plus que tout, cette histoire est une magnifique histoire d'amour. Alors que les portes d'un bonheur absolu semblent s'ouvrir, les bleus à l'âme ne sont jamais très loin. On rit, on jouit, on pleure, on souffre, et puis... C'est l'histoire d'une vie quoi. Mais c'est beau, qu'est-ce que c'est beau. Tant d'émotion contenue, tant de retenue qui évite de sombrer dans le mélo tire-larmes, c'est impressionnant. Un très grand album !

Jérôme Prévost

Le bleu est une couleur chaude de Julie Maroh. Glénat, 2010. 160 pages. 15,50 euros.



Constellation aux oiseaux

Une grande courbe bleue
tranchait l'horizon.

Puis d'un coup d'ailes
ils plongèrent dans le bleu recourbé.

Les oiseaux arrivèrent de l'est
par centaines, par milliers.
Ils enrobèrent
le ciel et restèrent là un moment,
semblant hésiter.

VERS LE PARAGUAY



« Corrientes! Corrientes! »

Nous étions arrivés. J'avais fini par m'endormir dans le car. Il devait être huit ou neuf heures, la ville était animée, je sentais en remontant les rues une odeur de café noir et de matin d'été. Je ne savais pas où aller: je demandai à un passant le Río Paraná et me dirigeai dans la direction qu'il m'avait indiquée. Je débouchai quelques minutes plus tard face à ce qui me parut être un lac immense: c'était le fleuve. Je compris alors pourquoi les Indiens le comparaient à la mer. Dans une note de bas de page, Alfred Demersay, auteur de l'Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites, paru chez Hachette, à Paris, en 1860, explique ainsi la signification de *Paraná*: en langue guarani, *para* signifie mer et *ana* signale une comparaison. D'où ce sens: Paraná, semblable à la mer, « parent de la mer », écrit Demersay. Puissant comme la mer.

Je m'assis sur un banc et contemplai longtemps le fleuve.

La chaleur gagnait. Les gens passaient autour de moi, ils longeaient le Paraná sans le voir, préoccupés par leurs affaires, tout entiers à leur quotidien. Un couple d'adoles-

cents était venu s'installer sur un banc proche du mien; ils s'embrassaient activement: elle avait mis ses jambes sur les siennes, elle lui entourait le cou de ses longs bras fins et olivés, lui l'avait prise par la nuque, il semblait la tenir fermement, ses mains épaisses, solides, allaient et venaient sur son cou à elle, passaient sous ses cheveux noirs, elles se perdaient et réapparaissaient. Ils s'arrêtaient; ils ne disaient rien, regardaient le fleuve. Un sourire, trois mots échangés, ils s'embrassaient de nouveau. J'étais fatigué, j'avais faim. Je me levai et revins vers le centre-ville. Je trouvai par hasard un petit hôtel à mi-chemin entre le fleuve et une place commerçante plantée d'arbres anciens. Je posai mes bagages, pris une douche, m'allongeai une heure et ressortis.

Il faisait chaud désormais. J'avais englouti un sandwich au fromage mais j'avais encore faim. Je passai devant un glacier: ses bacs remplis de parfums aux multiples couleurs faisaient envie. Je me laissai tenter par une triple chocolat dans un cornet gaufré: ce fut une extraordinaire sensation, jamais je n'avais mangé de glace aussi bonne, pas même en Italie, pas même aux États-Unis, nulle part. Le chocolat me coulait entre les doigts. Je me rinçai les mains à une fontaine publique.

La vie s'était ralentie. Les rues peu à peu se vidaient. Sur la grande place ne restaient que quelques couples et deux ou trois groupes de jeunes gens. Je m'installai à une terrasse de café, à l'ombre de midi. Je passai là, à lire et à rêvasser, les heures les plus chaudes de l'après-midi. De temps à autre nous venait du long corridor qui menait au fleuve, en ligne droite, un souffle imperceptible chargé

d'une lourde odeur de marée. J'éprouvai d'agréables sensations: j'étais perdu au milieu de nulle part, dans une ville que je ne connaissais pas, sur une place déserte à cette heure, il y avait une atmosphère d'hommes rares et de monde en train de finir, comme si quelqu'un était venu là, dans cette ville au bord de ce si vaste fleuve, et avait dit à tous que le grand jeu social était fini, qu'ils pouvaient arrêter de le jouer parce qu'il était devenu caduc, qu'ils pouvaient revenir à des dispositions heureuses et vaquer à des occupations qui fussent des occupations d'hommes, qu'ils pouvaient dire ce qu'ils avaient à dire, qu'ils pouvaient vivre désormais et habiter aussi longtemps qu'il leur plairait la langue poétique des hommes revenus à la vie. D'où me vient, pensai-je, ce sentiment de bonheur que j'éprouve dans les endroits reculés, semi abandonnés, dans ces angles morts de l'agitation et de la fièvre? Je sentis dans ce lieu la puissance de l'ailleurs, la possibilité de l'oubli.

Ici, le ciel est haut, le fleuve semblable à la mer, la terre infinie, le rythme des hommes éloigné de l'emportement, ici la ville est belle mais incertaine encore de sa légitimité, survenue tard dans le cours de l'histoire, surgie trop tôt sur le sang des Indiens. Rien de suffisant; rien qui aille de soi; rien qui ne doive un jour être englouti de nouveau par les forces de la vie, rien qui ne porte en soi la certitude de ce destin. J'éprouvai le désir de m'arrêter. Il me vint à l'idée que je pourrais ne pas repartir, m'installer ici, m'y installer pour de bon, vivre là le restant de mes jours, dans ce lieu à l'écart, dans ce lieu fascinant de l'écart.

Le lendemain, j'étais sur la route.

Hugues Moussy

JOSEPH KESSEL « MARY DE CORK »

Irlande, 1920. La situation est complexe : quand Kessel y est missionné pour son premier grand reportage par le quotidien *La liberté*, il a vingt-deux ans. Il fait escale à Brighton où le Lord-maire de Cork emprisonné se laisse mourir de faim. Une longue tradition... La République est unilatéralement déclarée depuis 1916. Les troupes de « Sa » Majesté essaient de reprendre la main par tous les moyens, et les plus cruels sont permis. Kessel ne cache pas sa sympathie pour cette jeune république dont il observe la naissance¹. Dans les combats contre l'opresseur, dans les combats fratricides. Ses propos en attestent : « Troupes d'occupation britanniques », « Irlandais tous unis contre l'oppression », « le courage des Sinn Feiners », etc. Mais dans trois nouvelles qui ne seront publiées qu'en 1956 dans le tome 1 de *Témoin parmi les hommes*, (sans doute a-t-il conscience qu'elles ne sont pas d'un grand intérêt littéraire), *L'armée clandestine*, *La justice du Sinn Fein*, *Le sac de Balbrigann*, Kessel développe la déontologie nécessaire au grand reporter afin de ne pas sombrer dans l'empathie envers ceux qui, opprimés certes, pourraient se laisser dominer par la haine, le désir de vengeance, ou le fanatisme. Son témoignage n'en est que plus fort, surtout dans *Le sac de Balbrigann*.

Mary de Cork

La nouvelle, écrite un peu plus tard, est publiée dans la Revue des deux mondes en 1924 et par Gallimard en 1925. Elle se situe dans un temps réduit où une branche du Sinn Fein conduite par Mickaël Collins a conclu un accord de paix avec les Britan-

niques, l'accord de Londres de décembre 1921, qui fait des vingt-six comtés du sud un Dominium britannique. Les Républicains de Valera continuent le combat. Sanglante et intestine lutte d'indépendance. C'est donc en pleine guerre civile, dont une branche est évidemment largement soutenue par l'occupant ancestral, que Mary, combattante de l'ombre contrainte à la clandestinité totale depuis dix mois, rencontre Art, son mari et Gerald, leur fils. Même sans connaître les détails historiques, le lecteur comprend vite que la femme et le mari sont ennemis, que Art, devenu légaliste et lieutenant aux fusiliers de l'État libre, apparaît aux yeux de Mary comme un traître. Art, de son côté, considère que Mary et les républicains poursuivent une sanglante chimère et que les Britanniques n'accorderont rien de plus. Mary va passer la soirée dans leur maison, retrouver son fils pour un soir, lui faisant cadeau d'une douille de cartouche avec gravée dessus la harpe d'Erin et les initiales IR : Irish Republic. L'enfant lui déclare son admiration pour les combattants républicains et son impatience de les rejoindre. Au moment de repartir, on frappe à la porte. Le temps de se dissimuler entre Ralph, le supérieur de Art, qui s'apprête à exterminer tout un groupe de républicains. Mary en a trop entendu : Art ne peut pas la laisser partir sans risquer d'être trahi. Ils vont donc passer une étrange nuit ensemble à marcher. Mais Art ignore qu'au même moment Gerald livre un message aux Républicains. Mary le sait : Art sera le premier à mourir sous les balles de ses amis. Ils entreprennent une étrange marche nocturne sur les lieux où ils se sont aimés. L'inexpiable discorde irlandaise les rendait, quoique mêlés l'un à l'autre, plus divisés que jamais. C'est pourtant avec la plus grande

sincérité qu'elle lui avoue : « Art, ce soir je vous aime pour la première fois ».

Dans cette nouvelle, le jeune Joseph Kessel pénètre le cadre fictionnel pour s'intéresser de près aux « vraies personnes », acteurs et victimes, et révèle ainsi un peu plus son talent.

Dominique Cornet

1. Presque cinquante ans plus tard il fera un parallèle avec l'Irlande dans la préface qu'il consacre aux quatre tomes de *La guerre d'Algérie* de son ami Yves Courrière.

LYDIE SALVAYRE QUAND ON EST MALHEUREUX, ON PEUT PARTIR

Après le beau voyage vers sept auteures, *mes admirées* écrit Lydie Salvayre, après ce bel hommage rendu à la littérature féminine, le hasard me fait rencontrer cet autre livre d'elle, *BW*. J'ai une appréhension. Vais-je retrouver cette passion, poursuivre ce voyage dans les paysages les plus beaux de la littérature ? *BW* est son compagnon. Il est contraint au repos, aveugle après une opération et ne peut plus que parler. Dans une interview je l'entends, elle : *À la faveur, je dis bien faveur, de cet incident qui le retient prisonnier aveugle il décide de quitter sa maison d'édition. Incompréhensible pour beaucoup, ce geste a du panache. Partir ça peut parler aux autres. Quand on est malheureux on peut partir, SE SAUVER, au double sens de ce mot. Elle explique ainsi en partie le sens de ce livre Qui me tombe dessus, s'impose à moi fort comme jamais.*

Promesse d'un nouveau voyage avec elle. Je n'hésite pas ! Je plonge. J'entre avec émotion. Je pars. Qui sont les deux premiers mots du roman. Car c'est un roman. Dit-elle.

suite p. 382 ▷

GÉRARD TRAQUANDI



Deux arbres, la grotte Rolland
huile sur toile, 250 x 200 cm, Été 1999.

Gérard Traquandi, plasticien contemporain français, né en 1952, vit et travaille à Marseille, Aix-en-Provence et à Paris. Diplômé des Beaux-arts de Marseille, Gérard Traquandi a enseigné à l'École supérieure des Beaux-arts, à l'École d'Architecture de Marseille et à l'École d'art de Nîmes. Page 19 du catalogue, première peinture, elle ouvre, après l'entretien de sept pages, après la couverture, le livre. Je l'ai choisie car elle est doublée d'une photographie de 1992, un tirage de 230 x 180 cm ; un passage par la photographie, un même endroit décliné en dessin, peinture, photo. Dessiner des arbres s'est imposé à l'artiste, comme un retour à l'école, et l'envie, comme ça, de faire des photos-souvenirs de ces séances, sans intention plastique. La bonne connaissance d'un imprimeur, Michel Bertrand, un curieux, un savant, aboutit à un premier tirage offset sur papier dessin puis à un tirage résino-pygmentype qui retourne à l'origine du mot photographier, écrire avec la lumière. Mais Gérard Traquandi revient vite à la peinture, cher-

cher l'équilibre entre la matière, la couleur et la forme du tableau. Il peint des natures mortes et des paysages, par série, la date, c'est une saison. Quand il rentre dans l'atelier, il n'y a pas que la rétine, l'optique, il y a le corps, le geste en mouvement, il faut conjuguer ces deux éléments, le purement optique et le purement physique. Peindre, c'est aussi peindre un souvenir de sensation, d'un lieu parcouru, c'est un marcheur, parfois avec des aide-mémoire. Trouver ce rapport coloré, qu'il ressorte, qu'il approche d'une image, qu'il approche d'une forme, de toute façon au final, c'est faire un tableau. Il le redit, peindre des sensations, une idée cézannienne. La montagne, oui, elle est là, pas seulement des réminiscences, des sensations primaires aussi, le sol sous les pieds, monter, descendre, glisser, s'enfoncer, « La peinture aussi ça peut être physique ». Ici, le lieu est cartographié : la grotte Rolland et deux arbres sont suggérés, doublés, triplés, les couleurs claires dominent le bas du tableau, le noir est central, cornu, fourchu, le vert encercle, touches naturelles, le jaune double le soleil de l'été, le mystère, au cœur du tableau, l'entrée de la grotte. Souvenirs d'un autre lieu, peurs d'enfants, découverte, derrière les halliers, l'ouverture, cailloux au sol, conduit où la lumière du dehors s'arrête bien vite, cris pour mesurer l'écho et frayer du mat. C'est un tableau vivant, mélanges de couleurs, animé de l'action du peintre, aplats avivés d'un pinceau large. L'œil circule, se pose, parcourt la distance, le temps, les ombres ouvrent au plaisir spéculaire, l'animal, le végétal apparaissent, le ciel s'invite, la marche et les pieds descendant la montagne capturent les personnages du premier plan, à gauche, un nu et c'est Duchamp. Un chien curieux lève une oreille, sensible au creux du son, l'œil aux aguets.

Dominique Navet

BW, Lydie Salvayre, suite

Et les premières pages m'embarquent. J'y découvre BW qui n'a strictement aucun sens de la mesure (...) s'il boit c'est trop (...) s'il aime c'est corps et âme.

BW a aimé l'édition corps et âme. Il a rompu avec elle.

Il vient de rompre. Astreint à ne pas bouger il raconte dans une sorte d'urgence la somme de ces départs.

Je découvre son malaise dans le monde de l'édition, ses passions de voyages, de course, d'escalade. Me retiennent de belles phrases sur la littérature, son amour de la littérature.

Ce qu'il aime d'emblée dans un texte c'est le halètement qui dans les mots s'imprime. Rien d'autre que ce halètement. Rien d'autre que la musique de ce halètement. Rien d'autre. Si la main est intacte, si le corps est sans cœur et le souffle étranglé (...) alors la langue dit BW se fait sèche exsangue, forcée...

BW cite Flaubert *Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres et questionne, crois-tu que le cœur de ton livre sentira le mien?*

Mais que se passe-t-il soudain, me voici en état de doute, d'agacement. Je n'atteins pas au « cœur du livre ». *N'essaie pas s'il te plaît recommande BW à L Salvayre d'arracher une forme à l'informe (...) de faire de mes chemins tortueux des avenues larges et fréquentables (...) ne t'évertue pas à justifier l'incohérence de leur tracé.*

Est-ce le respect de cette demande qui me rend la langue de l'auteur plus fade car « retenue » car « le souffle étranglé », est-ce malgré mon amour pour les chemins tortueux cet informe qui me fait fuir ?

suite p. 383 ▷

BW, Lydie Salvayre, suite

BW, ces initiales sans cesse répétées, cela me devient – oui j'ose le dire – agaçant. Cette façon toujours de se sentir « l'unique à », l'esseulé, le mec à part qui seul souffre tant de ce qui arrive à notre littérature... *T'en connais beaucoup des éditeurs qui ont regardé le monde d'aussi loin, d'aussi haut? fait-il remarquer évoquant sa passion de la grimpe son goût des choses verticales, des himalayes, de l'impossible...*

Alors, je l'avoue, lâchement je n'ai pas fini BW. Vaincue, j'abandonne. Pas fière de moi. Un autre jour, peut-être... Mais pour le moment, *Je pars.*

Elisa Mannolo

BW, Lydie Salvayre, Le Seuil, 2009

KAREN BLIXEN À DÉGUSTER AVEC UN CLOS-VOUGEOT 1846

C'est tout à fait par hasard que je suis tombé sur ce film *Le festin de Babette*, tourné en 1987 par un Danois – Gabriel Axel – avec Stéphane Audran dans le rôle titre. Rassurez-vous, c'est bien une fiche de lecture que je suis en train de rédiger, mais ce film m'a tellement émerveillé que j'ai eu envie de lire le texte dont le scénariste s'était inspiré. Babette qui est une réfugiée de la Commune de Paris – son mari et son fils y ont trouvé la mort – trouve refuge chez deux vieilles filles dont elle devient la cuisinière. Un jour elle gagne 10.000 francs à la loterie et elle décide d'offrir un festin à des villageois – douze, comme les apôtres. Karen Blixen – de son vrai nom Karen von Blixen-Finecke – est une baronne née en 1885 et qui délaissa les fastes

suite p. 385 ▷

15

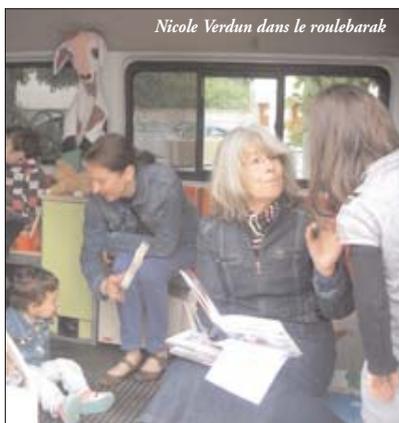
David Kadouch arrive sur scène. La coutume veut que le soliste serre la main du premier violon avant de gagner son piano. Mais le jeune Kadouch se trompe : il tend la main au violoniste le plus proche de son Steinway, pensant avoir affaire au digne représentant de l'orchestre. Celui-ci, d'un petit mouvement d'yeux et d'index, indique discrètement qu'il y a erreur sur la personne et que le sous-chef d'orchestre, c'est l'autre, là, un peu plus loin. David Kadouch comprend le message et sans interrompre la trajectoire de sa main tendue, il l'oriente alors, en une élégante sinusoïde, vers le bon destinataire, question de faire croire qu'il savait bien depuis le début qui était le premier violon. Myung-Whun Chung, le chef, le super-chef, est témoin de la scène et a pour ses violonistes un regard qui signifie assez clairement : « Excusez-le, il est décidément très jeune, faut pas lui en vouloir... » Dans l'orchestre (de Radio France) et dans la salle (la salle Pleyel), on entend quelques rires. Quel gaffeur, ce Kadouch ! Mais il s'en fiche pas mal, le petit David, il est maintenant à son tabouret et il est déjà dans Mendelssohn, plus tôt que tout le monde. La musique classique vit selon des codes de qualité. Un écart, un impair ou, pire, un grain de folie et le concert devient extraordinaire et souvent alimente la polémique. En septembre 2009, à Amiens, l'Orchestre de Picardie donne carte blanche à Gilles Apap. Ce violoniste quinquagénaire est moins connu pour son premier prix remporté au concours Yehudi Menuhin que pour son rejet des institutions classiques et de leurs

mentalités. Lui, Apap, il s'en contrefiche de la hiérarchie, des robes de soirée et des nœuds papillon en soie noire. À qui on serre la main en premier, en dernier, fait la bise, une tape sur l'épaule ou aux fesses, il n'en a rien à faire. Il arrive sur scène en ayant commencé le prélude de Bach dans les coulisses et, tout en le sifflant, il salue son public de quelques pas de danse. Car c'est fou ce que c'est dansant, du Bach ! On croirait que le vieux Jean-Sébastien a inventé la street dance : regardez sur *You tube* le *Red Bull Flying Bach* pour me croire définitivement. À un moment, Apap s'approche d'une innocente hautboïste et s'empare de ses partitions, qu'il sème ensuite sur toute la scène, au grand désespoir de la jeune interprète. Un frisson parcourt la salle : mon Dieu, les partitions ! Moi qui suis devant elles analphabète, j'y vois un règlement de compte qui me plaît bien. Plus récemment que Kadouch à Paris et Apap à Amiens, j'ai vu Nemanja Radulovic à Aix-les-Bains et à Chambéry. Je l'attendais au tournant celui-là. Je l'avais loupé trois ans plus tôt, alors, cette fois, aux *nuits romantiques du Lac* (du Bourget), pas question qu'il se défile. Aussi, quand le violoniste serbe a entamé la chaconne de Bach, j'ai oublié le conservatisme de toutes les institutions de musique classique (et leurs conservatoires) pour sans doute approcher ce qu'il y a de plus beau dans le cœur des hommes. Sous sa capuche de cheveux mêlés, Nemanja méritait de l'espèce.

Jean-Louis Rambour



Nemanja Radulovic



« VAL DE LIRE » UN SOURIRE ENTRE LES PAGES

Le Salon de Beaugency

Au début des années 80, à Beaugency (Loiret), il se constitue, autour de la Fédération des œuvres laïques, un comité pour organiser un salon du livre jeunesse. Dans ses rangs, notamment des enseignants qui pratiquent la pédagogie Freinet. Et, parmi eux, Nicole Verdun, plus tard fondatrice (avec Micheline Gibelin et Pierre Drin) et présidente de l'association Val de Lire.

La littérature jeunesse a alors le vent en poupe. La Ligue de l'Enseignement crée « Trousse-livres » (devenu « Griffon »), revue dédiée à l'actualité du livre pour jeunes lecteurs. L'édition fleurit. Ses précurseurs, Les Albums du Père Castor (1930) et La Farandole (1955), ont été rejoints par L'école des Loisirs (1965) et les Éditions des Femmes (1974 en jeunesse), Harlin Quist (1967), Le Sourire qui mord (Christian Bruel, 1970). Des Salons spécifiques voient le jour à Rouen, à Montreuil, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (dans la Drôme). Ils viennent de fêter ou vont fêter leurs trente ans. Comme Beaugency, donc.

« Au sein du mouvement Freinet, explique Nicole Verdun, et de sa tendance Livres pour nos enfants,

nous éditons La marmothèque, grâce à quoi nous recevons de nombreux spécimens. Car nous utilisons les albums et livres de préférence aux manuels scolaires d'apprentissage de la lecture. » Le ministère finira par suivre en publiant des listes d'ouvrages de littérature jeunesse recommandés.

Bref, l'aventure démarre en 1984 et accueille ses premiers écrivains : Jacques Cassabois, Christian Poslaniec, Christian Grenier et Guy Jimenes, Balgentien lui-même qui inaugure alors, dans la classe de Nicole, avec *Le grand réparateur*, les rencontres scolaires. « Grâce à elles, les enfants prennent conscience que, derrière l'écrit, il y a un homme et son travail. Quelqu'un qui parle de brouillons, de tâtonnements, d'hésitations, de choix. Tout cela ancre la notion de travail artistique et tient un peu à l'écart la question de la fameuse inspiration. Le livre n'est plus un objet. »

Le Salon débute avec les écrivains mais s'ouvre très vite aux illustrateurs : parmi les premiers, Christophe Besse, Bruno Heitz, Pef, François Place, Michelle Daufresne...

Pourtant l'équipe de bénévoles s'essouffle et, en 2005, la FOL jette l'éponge. C'est alors que Nicole Verdun a l'idée d'une structure associative. Val de Lire prend le relais au salon de 2006. Avec rien. *Nous n'étions pas en déficit mais nous étions « rincés »*, avoue la présidente. Elle va heureusement trouver l'écoute du responsable de l'association régionale *Livre au Centre*. Dominique Panchèvre est de ces infatigables artisans du livre (il poursuit aujourd'hui son activité à Rouen) qui inventent des solutions pour épauler quand ils décèlent des énergies. L'intervention d'un cabinet d'experts va débloquer la situation et stabiliser des relations partenariales avec les collectivités publiques.

Le Salon du début avril 2014 fêtera ses vingt-neuf bougies.

Lire à voix haute

L'association réalise peu à peu ses objectifs : elle a pu embaucher en 2011 une permanente en contrat CAP'ASSO (dispositif régional du

Centre) et, depuis mars 2013, le *roulebarak* est opérationnel. Il s'agit d'un Ford Transit que Val de Lire a aménagé en espace-lecture. Car lire est son autre vocation. Lire à voix haute, porter le livre partout où il ne va pas. C'est Marie-Odile Menard, assistante sociale (jusque dans l'âme), qui a insisté sur ce « travail de terrain », sur la nécessité d'aller « lire dans la rue ». Pour tous les publics, à commencer par les bébés. *Les tout-petits découvrent le monde qui les entoure bien davantage par le contenu des livres qu'on leur lit que par ce qu'ils sont à même de rencontrer dans leur vie de tous les jours.*

Une quinzaine de lecteurs bénévoles, coordonnés par la permanente, Audrey Gaillard, interviennent donc régulièrement dans toutes sortes de structures : PMI, Relais assistantes maternelles, centres de loisirs, écoles... et maisons de retraite où la demande est forte et l'écoute à souffle retenu. L'été, ils lisent aussi sur la plage de Beaugency et, parfois, sur le marché.

Avec en moyenne vingt auditeurs par lecture, en comptant la fréquentation du Salon, ce sont près de vingt mille personnes qui auront entendu quelque un leur lire un texte d'aujourd'hui.

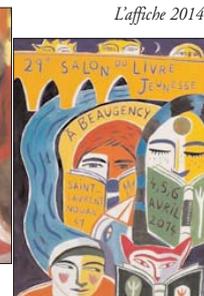
– *Si je ne devais garder qu'une photo d'auditeur, ce serait à la PMI, je crois, quand les parents regardent avec étonnement leur enfant se passionner pour un livre qu'on lui lit...*

– *C'est bien ça, le moteur, ajoute-t-elle : le plaisir de partager des récits, des émotions, des réflexions, un sourire...*

Aléhyse Cadilhac



www.valdelire.fr



Karen Blixen, suite

de la grande bourgeoisie pour l'écriture. C'est un conte d'une cinquantaine de pages, l'histoire est relativement simple – la préparation d'un repas – mais on ne fait pas que la lire, on entre peu à peu dans la peau des personnages, avec leurs doutes, leurs regrets, leur noirceur. On entre dans un tableau flamand, la lumière est celle d'un de La Tour. On est dans un village isolé du Danemark, avec ses brumes, ses longues nuits, les personnages sont à cette image, habillés de gris et de noir «il étincelait au milieu de cette volée de petits moineaux gris et de merles noirs», semblant n'avoir aucune lumière intérieure, et pourtant... Babette va les révéler à eux-mêmes. C'est le diable en personne qui s'est invité, penseront même certains : «Aux yeux de Martine, Babette devint soudain aussi noire et sauvage que le roi d'Afrique. En quelques heures à peine, Babette avait laissé les bons chrétiens de Berlevaag dévorer la cagnotte d'une vie et l'assurance d'une vieillesse tranquille. Martine frissonna et joignit les mains». Et chacun de retrouver un peu d'humanité, des regrets parfois d'une jeunesse passée trop vite. Et on se pose les mêmes questions. On est mal à l'aise. Chacun est disséqué au scalpel. Du grand art ! Quelle a été la jeunesse des deux vieilles filles austères ? Qui est vraiment Babette ? Pourquoi prépare-t-elle ce festin ? Je vous le laisse découvrir, et plein d'autres choses encore. Karen Blixen en dit vraiment beaucoup sur la nature humaine en si peu de pages. Le génie de son siècle, dira d'elle une romancière américaine, et je ne suis pas loin de le penser aussi. Mais je ne vais pas terminer cette note sans vous parler d'un autre conte – très court – de ce recueil : «L'anneau», un bijou ! Un

court moment de la vie d'un couple qui s'aime profondément et s'est juré une fidélité éternelle. Quelques petites touches nous amènent à douter de cet engagement : «À deux reprises, les idées qui lui passaient par la tête la firent rougir... par cet anneau perdu, elle s'était liée à quelque chose ; mais à quoi ? » Aller au-delà des apparences. À lire vraiment.

Mario Lucas

Le festin de Babette et autres contes, Karen Blixen, en Folio.

LYONEL TROUILLOT UN PETIT LIVRE ESSENTIEL

Je ferme le tout petit livre, le pose sur mes genoux. Je suis absent à moi-même, étrangement habité.

C'est une amie qui me l'a prêté. Dans sa manière de me le confier il y avait comme un cérémonial, mais un cérémonial sans la lassitude des habitudes, des sens perdus. Il y avait un éclair dans ses yeux. Et la parole claire de ce qui est précieux.

Je n'ai pas ouvert le livre tout de suite, je l'ai serré parmi d'autres, suis parti en voyage. Son attitude me disait que je toucherais un peu à la parole essentielle, que je devais lui consacrer un temps particulier.

Ce matin, très très tôt, le vent calmé, le temps suspendu, je l'ai lu. Il est très court, ne pèse pas, mais son empreinte est, je crois, définitive. Son auteur capture l'essence des choses, des êtres, des saisons, des âges, pour mieux nous la rendre.

Ce livre, je n'ai pas envie d'en parler comme on fait une note de lecture. D'autres l'ont fait, dans les revues spécialisées, et même sur les ondes. Moi, j'ai juste envie de

prendre le relais de cette amie, de vous dire : Tenez, lisez-le, vous verrez...

Marcel Cernot

Le doux parfum des temps à venir. Lyonel Trouillot, Acte Sud

SUR L'AIR DE...

«*La princesse et le croque-note*» (Brassens)

Hélène

Le jour où je passerai par la gare
De Roquebrune au dernier train du soir
Parmi tous ces voyageurs de semaine
Je reconnaitrai ton pull un peu flou
Ton rire au vent et cheveux sur le cou
Et dans tes yeux la tendresse d'Hélène

Je chercherai quelques mots maladroits
Sur mon silence de ces années-là
Sur le passé souvenirs qui se traînent
J'aurai sur moi de ces vieilles photos
Où l'on nous voit tous deux au bord de l'eau
Mais donne-moi des nouvelles d'Hélène

Je retrouverai tes gestes ta voix
Cette émotion et qui ne s'avoue pas
Cette façon douce qui est la mienne
Et dans le soir frémissant de juillet
Comme autrefois par la rue des cyprès
Nous rentrerons à la maison d'Hélène



L'HUMANISME EST-IL CONCILIABLE AVEC LA TECHNOLOGIE ?

Comme jadis le machinisme, la propagation des technologies numériques, aujourd'hui, modifie l'approche du rapport de la technique à l'homme, à la culture et à la nature. Elle est à l'origine d'une profonde transformation des champs du monde économique et social. Bien que séduits par les facilités nouvelles nous conservons cependant une certaine méfiance. Il est vrai que l'optimisme technoscientifique des philosophes depuis Descartes a subi les contrecoups des grands cataclysmes historiques du vingtième siècle et altéré une technophilie toujours active. En réaction à une foi excessive dans le progrès, la critique miso-technique considère que la valorisation de la technocratie aboutit au déclin de l'humain. L'être et l'objet sont d'essence totalement distinctes voire antagonistes¹. Ce discours s'est structuré sur le mode pessimiste chez divers penseurs aussi différents que Spengler, Mumford, G. Marcel, Scheler, Ellul, Illich et Heidegger avant de gagner le terrain de l'écologie politique avec la fin des Trente Glorieuses.

En rupture avec cette défiance, Gilbert Simondon (1924-1989) envisage, quant à lui, la possibilité d'une coévolution de l'humain et de la machine. L'aliénation résulte moins du mode d'existence des objets techniques que de l'incapacité des cultures politiques à s'approprier l'avenir de l'humain. D'abord, toute technique est l'œuvre d'une invention. Or l'invention est purement une œuvre humaine et non diabolique. Les sociétés, confrontées à des obstacles, soit naturels, soit matériels, soit cognitifs ou psychologiques, soit spirituels, cherchent des solutions. Ainsi, la raison humaine se met en mouvement, en activité. Ce qui provoque la fabrication de l'objet technique. Tout artefact est la matérialisation, la concrétisation d'un faisceau de volontés humaines. Il n'existe nul objet manufacturé qui n'exprime une volonté humaine. Le premier hominien aménage des galets pour mieux dépecer le gibier ; Gutenberg perfectionne l'imprimerie pour conserver et diffuser le savoir humain ; Pascal invente la machine à calculer avec la ferme volonté de libérer l'esprit des tâches mécaniques pour

que l'homme puisse consacrer plus de temps à la spéculation intellectuelle.

Pour Simondon, la technique est aussi proche de l'homme en ce qu'elle est un projet fondateur de l'objet technique qui est un acte de réflexion, une construction de l'esprit humain qui veut prolonger les organes de l'homme. Tout objet renferme un ensemble de faits et de gestes humains qui sont cristallisés en structures fonctionnelles. Cette idée nous rappelle celle d'Aristote, la fonction précède l'organe et l'objet technique. En ce sens, la technique vient étendre et accroître les possibilités de l'organisme humain. Même Karl Marx, dénonciateur des effets pervers du machinisme, reconnaît la dimension spécifiquement humaine de la technique.

Si le point de départ des inventions technoscientifiques réside dans l'amélioration de la condition humaine, nous savons tous que les réalités politiques, économiques et idéologiques aboutissent trop souvent à un mésusage et un dévoiement redoutable. Dès lors, le rapport des techniques à l'homme, à la société et enfin au corps social devient de plus en plus problématique. Comment mettre alors le progrès technique au service de l'humain ?

Au-delà de la condamnation facile de Prométhée et de la technique en vue de la réalisation de l'humanisme littéraire, la vérité anthropologique nous montre une réalité différente. Sans la technique, l'homme reste démuné et impuissant face aux âpres conditions naturelles. Le mythe de Prométhée montre clairement qu'il y a un manque à pourvoir en l'homme. Ce manque est inné. Il ne peut être pourvu que par des artefacts. Ce mythe montre aussi l'apport d'éléments exogènes pour rendre possible l'existence humaine proprement dite. Mais la condamnation du titan par Zeus et son rejet par la culture grecque occultent la vraie fonction des objets techniques. Ce rejet se fonde sur l'origine que le mythe donne à la technique. Définie, d'une part, comme une habileté (avoir l'art de) et, d'autre part, comme un moyen matériel symbolisé par le feu (l'origine de la métallurgie et de l'outillage), la technique est un fait extérieur apporté à l'homme. Sa venue est légitimée par

l'inachèvement inné de l'être humain. Les techniques de l'écriture et l'imprimerie ont donné un sens à l'humanisme traditionnel et participé à l'éclosion de la littérature. Et pourtant, Platon, dans *Le Phèdre*, condamnait l'écriture. L'invention de cette dernière rendrait les hommes oublieux et les transformerait en de faux savants. Cette condamnation est semblable à celle de Prométhée. Mais avec le temps, nous comprenons qu'il s'agit surtout de la condamnation de la nouveauté à cause de son étrangeté. Or la technique est une source productive perpétuelle de nouveauté. C'est pourquoi, elle est condamnée. Mais ce rejet n'a pas empêché l'humanisme littéraire de se bâtir avec l'écriture et l'imprimerie.

Dans son œuvre, Simondon démontre que les objets techniques ont un mode d'existence propre. Ce mode propre d'existence des objets ne doit pas être subordonné aux luttes provoquées par les intérêts sociaux et politiques. Il faut dépasser le dualisme heideggérien et admettre que la technique et la culture sont des phases de l'être constamment en recherche d'équilibre. L'humanisme durable est à ce prix.

1. Heidegger (M.). *Essais et conférences*, Trad. André Préau, Paris, Gallimard, 1958.

2. Simondon (G.). *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958 et Simondon (G.). *Du mode d'existence des objets techniques*, préface de Hart (J.), postface d'Yves Deforge. Paris, Aubier, 1989.

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com/

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie.

Ont participé à ce numéro : Aléhyse Cadilhac, Dominique Cornet, Hervé Gouzerh, Prisca Hazebrout, Élie Hernandez, Michel Lalet, Mario Lucas, Elisa Mannolo, Hugues Moussy, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr